

DE MONS A SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE.

Depuis peu citoyen montois, mes cheveux poussent et se pose le délicat problème de trouver un coiffeur. Un collègue me conseille un certain « Jacques », rue de Houdain, face à l'école polytechnique. C'était en 1975 !

Au fil des conversations qui agrémentent les coupes, j'apprends que ce Jacques est un passionné de la petite reine et préside le club cyclotouriste de Mons : les Dragons Audax. Je connais le dragon, mais un audax ?

Au fil des mois, à chaque visite chez Jacques, sur une petite table, à l'entrée, traînent nonchalamment des feuillets à la gloire du cyclotourisme et des invitations à rejoindre le club. Il finit par convertir l'anti-sportif que je suis (8/20 en gymnastique sur le bulletin de rhéto) en cyclotouriste balbutiant. Il lui faudra presque 10 ans.

Je m'inscris au club, suis enfin informé de ce qu'est une allure audax, un braquet, une rame, une tatouille, un Mons-Chimay-Mons 150 sans entraînement. Mais la mayonnaise vélocipédique prend.

Fin des années 80, je découvre dans la revue Cyclo une randonnée permanente organisée par le Fanny-club d'Anderlecht : Bruxelles – St.-Jacques de Compostelle. Santiago en espagnol. C'est un coup de foudre bien qu'il me soit alors impossible de situer la ville sur une carte.

Il reste à transformer le rêve en réalité. En 1993, c'est chose faite. D'autres voyages vont suivre.

Le temps passe vite, l'heure de la retraite a sonné, je reçois un beau cadeau de tous ceux et celles qui m'ont accompagné durant ma carrière : un Koga Signature, machine idéale pour le voyage à vélo. Rapidement, il me souffle à l'oreille : « tes petites sorties et le col del Saux, c'est bien, mais un peu court ; pour un cadre comme moi, un peu léger ». Je l'écoute.

Allez, en selle pour un nouveau périple : réouverture des cartes et, il faut être de son temps, d'Open Runner qui ne remplace pas une bonne Michelin.

Jamais deux sans trois, j'opte pour St.-Jacques de Compostelle par la route de Paris à travers l'Orléanais, la Touraine, le Poitou, les Charentes, les Landes, le Béarn et les Pyrénées.

En Espagne, nous emprunterons le Camino Frances (chemin français) à travers la Navarre, la Rioja, la Castille, le León et la Galice. Cette route qui conduit à l'extrême occident de l'Europe est vieille de plus de mille ans et déclarée 1er chemin culturel européen depuis 1986. Ce sera l'occasion de revoir les merveilles de l'art roman et gothique qui parsèment ces itinéraires et apprécier les changements survenus après 17 ans y compris chez le pédaleur.

Pour définir les étapes, c'est la présence d'un camping qui détermine le choix de la ville, ou mieux, du village d'arrivée. Ils sont nombreux en France mais informez-vous des dates d'ouverture si vous voyagez avant le 1er juillet .

En Espagne, sur le Camino, les nombreux refuges de pèlerins nous accueilleront à défaut de campings moins nombreux et d'ailleurs plus chers.

Le cyclo-camping permet l'autonomie complète, mais cette liberté a un coût : le poids des bagages et du matériel de camping. Environ 25 kg sont embarqués, une paille pour un Koga, pas pour son pédaleur même avec des développements de minette : devant 42-32-22 et derrière une cassette de 11-32. En 93, dans les mêmes conditions, on enroulait un 50-40-30 avec une 13-28. On ne rajeunit pas.

On prévoit 27 étapes de 60 à 115 km suivant le relief ou pour souffler un peu.

Jean-Louis Cassart, compagnon de route d'autres voyages et Vincent Costenoble m'accompagnent. Vincent nous quittera à Bordeaux, travail oblige.



En France

Le jeudi 13 mai, l'heure du départ a sonné, il pleut et dès les premières pédalées nous nous demandons si nous n'avons pas rêvé trop loin. G.Moreaux et JM. Bourgeois nous accompagnent jusque Malplaquet. . Un abribus de Berlemont nous sert de salle à manger

pour notre premier pique-nique bien arrosé par la drache qui nous quitte après Maroilles.

Guise : terme de notre première étape. Guise rappellera à certains dragons les souvenirs d'une tatouille Guise-Laon. L'équilibre précaire, les paroles alanguies et la rapidité des formalités d'inscription suggèrent que le gardien du camping est affilié au club Picon.

Les petits matins sont froids malgré notre duvet et les couches supplémentaires.

Après le département de l'Oise et Senlis, nous sommes aux portes de Paris. Mais il faut y entrer et surtout en sortir. Dimanche, dix heures, pause café, le patron nous conseille d'entrer par St. Denis et la N1 qui est en travaux. Finalement ce sera un bon choix. Pique-nique devant la cathédrale de St. Denis, où sont inhumés les rois de France, c'est jour de marché, on se croirait en Afrique, l'exotisme est garanti. Nous longeons le canal qui nous conduit à la porte d'Aubervilliers puis gare de l'Est, grands boulevards, île de la Cité.

On s'imbrique dans la file des nombreux touristes sur le parvis de Notre-Dame. Il nous faut absolument trouver le précieux cachet journalier à apposer sur notre credencial, document qui atteste notre passage. Celui de Notre-Dame est, paraît-il, très beau. Mais il faut le trouver.

Après de nombreuses palabres, nous sommes introduits dans une très belle sacristie où un garde civil basque, en grand uniforme, incruste notre credencial du sceau de la cathédrale.

Si l'entrée dans Paris s'est relativement bien passée, en sortir est une autre paire de manches. Grosse galère pour quitter Paris, dans un enchevêtrement de voies rapides inaccessibles aux vélos sauf idées suicidaires. Aidés d'autochtones, nous retrouvons finalement notre chemin et gagnons la vallée de Chevreuse, pas toute plate, puis la Beauce, toute plate.

Le temps est agréable. Eole ne perd pas le nord. C'est à travers les champs de colza et les blés, moments de petits bonheurs, que nous atteignons la Loire et Blois.

A Chailles, près de Blois, après 118 bornes, nous croyons être enfin arrivés. Illusion ! Le camping est fermé. Nous apercevons le propriétaire qui effectue des travaux aux douches. Nous lui expliquons notre situation. Nous sommes fatigués et aucun autre camping n'est répertorié à la ronde. Il prend pitié, mais bobonne ne l'entend pas de cette oreille. « Ces gueux risquent de détruire ton travail, la chape doit sécher ». Scène de ménage que nous subissons sans dire mot. Mais contrairement aux habitudes, monsieur l'emporte et nous permet d'installer nos tentes après moult recommandations. Bien sûr, l'eau de la douche est froide, on ne peut pas tout avoir.



Pause pique nique

Nous passons à Loches sans rencontrer madame Belpaire.

On suit la vallée de la Creuse. A Aunac, le camping est encore fermé. La patronne du bar où nous prenons un petit réconfort nous signale un gîte rural. Vous remarquez que le mot bar, bistrot, café revient souvent, ce sont des points stratégiques dans un voyage à vélo ! Les téléphones chauffent pour nous aider. La propriétaire est à un enterrement. Elle revient vers 17 heures et, ouf ! nous accepte au gîte très gentiment. Nous passons une bonne nuit.

La Charente est synonyme de vin et de melons, ajoutons-y vallons et coteaux arides.

Etape bordelaise à St-Emilion où Vincent nous quitte avec regrets. Nous noyons notre chagrin dans un bon verre de vin !

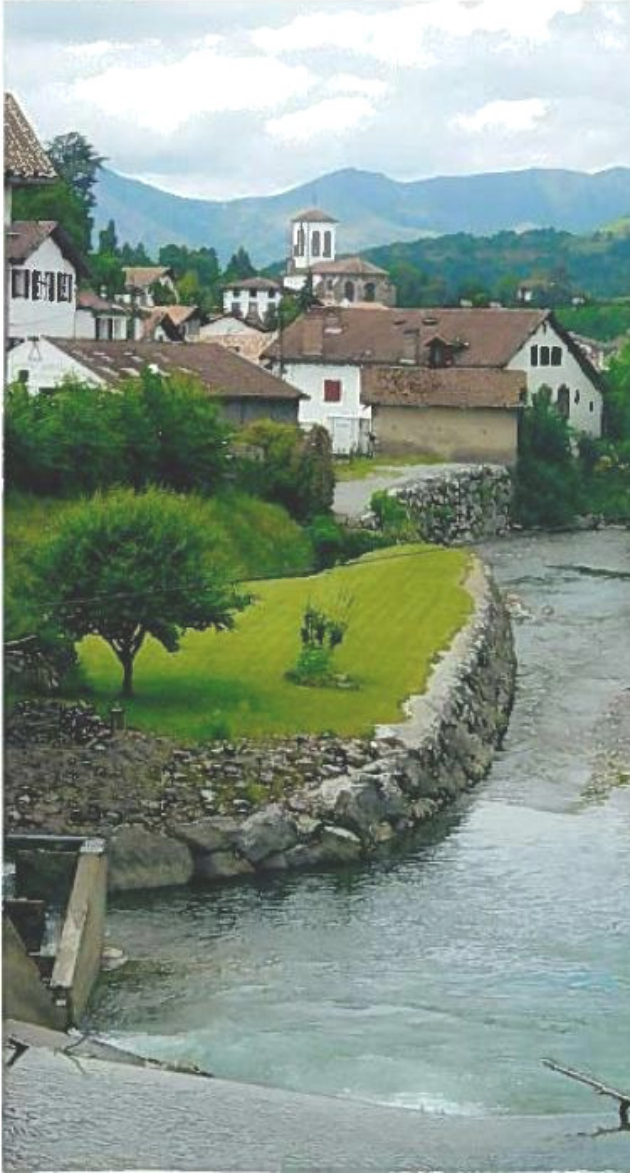
Nous progressons vers le sud. Les paysages landais sentent la résine. La forêt landaise a été ravagée par les tempêtes de 2009. Les routes étroites sont chargées de camions forestiers étrangers venus d'Espagne et des pays de l'Est pour évacuer le bois.

Nous arrivons à St.-Symphorien. Avis aux amateurs, après Mons-Mons, une nouvelle idée : St.Symphorien-St.Symphorien.

Les choses plus sérieuses s'annoncent. Le relief s'accroît dans le Béarn avant d'atteindre St-Jean Pied de Port, au pied du col d'Ibaneta et des Pyrénées.

Un peu d'inquiétude est palpable. Le premier col digne de ce nom est au menu du lendemain. Nous ne craignons pas les Maures comme Roland à Roncevaux, près de là, mais la grimpe avec les sacoches. Il pleut, il y a du brouillard, il ne fait pas chaud.

Certains passages sont raides et le panneau qui annonce le sommet du col est bienvenu après 2h30 de montée. C'est trempés et refroidis que nous arrivons à l'abbaye de Roncevaux. Heureusement, comme dans toutes les abbayes, il y a une auberge bienvenue pour se requinquer. On reprend courageusement la route, un panneau indique : Santiago 850 km.



St Jean de Pied de Port

Nous sommes en Espagne, encore 2 petits cols et nous descendons vers Pampelune, un tronçon d'autoroute pour le même prix, chose fréquente en Espagne, la transition entre la route nationale et l'autoroute est imperceptible. Gare à la Guardia Civil. A la première sortie, Villalba, patrie d'Indurain, on quitte l'autoroute. Nous optons pour un logement dans un refuge à la sortie de la ville. Nous rencontrons les premiers pèlerins pédestres, très nombreux déjà à cette époque de l'année. Petite lessive à la main, souper et dodo dans un dortoir, entourés de ronfleurs, de rentre-tard, de lève-tôt.

Nous traversons la Navarre au relief très accidenté mais aux paysages de moyenne montagne magnifiques. Le beau temps est revenu. Entre Estella et Logrono se trouve le monastère d'Irache et sa célèbre fontaine. Si vous souhaitez vous désaltérer, ne buvez pas trop, elle crache du vin. Il faut dire que

nous sommes dans la Rioja, les bodegas poussent comme des champignons.

En descendant vers Logrono, je ressens un choc, je dois être passé sur un obstacle que je n'ai pas vu, crevaison arrière comme toujours. C'est le dimanche de la Trinité, il est midi. Mons se rappelle à nous. Ce sera la seule fuite du voyage. On essaie la bombe à mousse sans succès. Force est d'enlever les bagages et de remettre une nouvelle chambre.



Rioja

Il fait de plus en plus chaud. Nous partons tôt le matin, nous arrivons à l'étape en début d'après-midi, dînons à l'heure espagnole. Le menu à 10 € tout compris nous change de la Belgique. Nous visitons, souvent trop rapidement, les trésors architecturaux qui jalonnent tout notre parcours. Reste à trouver le cachet journalier et si possible le plus beau.

Avant Burgos, l'autoroute qui longe notre chemin est interrompue.

Une route à deux bandes résorbe tout le trafic autoroutier. Elle est très encombrée de poids lourds, de bétonnières, de semi-remorques et il n'y a pas de place prévue pour les vélos. Le souffle de ces engins nous fait vaciller.

Entendre crisser derrière soi les freins des camions qui ne peuvent pas immédiatement dépasser, n'est pas rassurant. La tension est palpable.

On passe le col de la Pedraga à 1150 m. puis on descend sur Burgos, cité du Cid, joyau de l'art gothique ibérique, ville universitaire très agréable, de nombreuses pistes cyclables sillonnent la ville.

Le plateau castillan, la meseta, perché à 800 m.d'altitude, déroule ses 200 km sans relief. De temps à autre, un village et la pointe de son campanile se profile à l'horizon. C'est une vaste terre de culture, le grenier à grains de l'Espagne, sans ombre, peu d'eau et tellement redouté par les marcheurs, surtout l'été. En ce début juin, les couleurs sont splendides, contrastées, profondes entre les verts des champs et prairies, le jaune des genêts, le rouge des

coquelicots, le bleu et parfois le noir du ciel qui laisse augurer un orage que nous évitons.
Le vent a tourné , nous lui faisons face.



La Meseta

La ville de Leòn, autre étape importante du Camino, est maintenant en vue. Jean-Louis a un coup de barre. A Compiègne, c'était moi. Heureusement, l'homme au marteau n'atteint pas ses deux cibles le même jour, il en reste un pour soutenir le moral de l'autre. Un bon repas, une sieste, et ça repart. Le camping est aussi bien caché et aussi mal fléché qu'à Burgos, mais on finit par le dénicher. Le lendemain, visite de Leòn, 13 km de « balade » en ville. La cathédrale est magnifique. Je découvre à notre halte déjeuner les délicieux beignets espagnols, les « churros », avec un chocolat chaud, mmmh !
Le parcours se durcit avec les monts du Leòn et la chaîne Cantabrique.



Les monts du Leon

Passé Astorga, l'ascension est régulière, mais après Foncebadon, connu au moyen-âge pour la présence de ses chiens errants, le pourcentage s'accroît avec des pentes à 12 %. Au col de la Croix de fer, l'usage veut que l'on dépose sur le monticule au pied de la Croix une petite pierre amenée avec soi. Nous sommes à 1504 m au milieu des lavandes en fleurs.



Col de la Croix de Fer

Ponferrada, ancienne cité des templiers, annonce la suite des difficultés, avec quatre cols au menu.

Impossible de s'alimenter ce matin. Le col de Piedrafita est abordé à jeun. Après 19 km d'ascension, au sommet, une petite surface est ouverte et le morceau de gâteau bienvenu. On se croirait en novembre. La grimpe se poursuit dans le brouillard vers le Cebrero. Le temps va se lever pour les cols de San Roque et du Poyo (1337 m).



Le passage de ces cols signe notre entrée en Galice, province aux origines celtes, on y joue de la cornemuse, pas de la guitare.

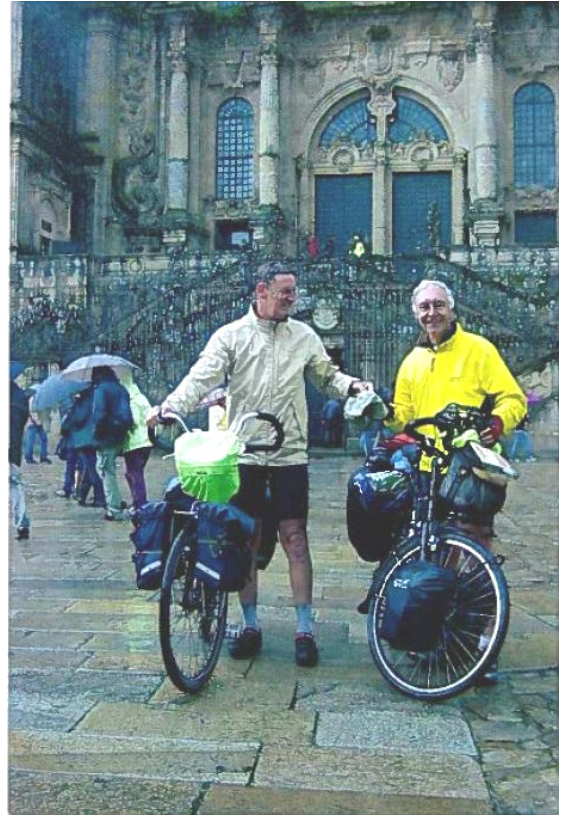
La traversée de la Galice est une succession de montagnes russes, fatigantes avec les changements de rythme.

Quittant Porto Marin, village reconstitué sur la hauteur avant son inondation pour la construction d'un barrage, nous rencontrons un original qui pèlerine depuis Toulouse sur des rollers. Il roule plus vite que nous. Pas difficile !

Mardi 8 juin, dernière étape. La pluie est au rendez-vous et c'est sous la drache que les 83 derniers km seront avalés, accompagnés d'une circulation intense. Les freins de Jean-Louis sont à l'agonie et en entrant dans St.-Jacques, il chute et tord sa chaîne en la décoincant du pédalier. Heureusement nous sommes presque arrivés.

C'est toujours un instant émouvant que l'entrée sur la place de l'Obradoiro devant la cathédrale. Trempés comme des soupes mais heureux, un peu de pluie dans les yeux, nous interpellons un passant pour prendre la photo souvenir.

Nous passons trois jours à Santiago, avant de rentrer au pays, après 27 étapes, comme prévu, 2196 km et 15420 m de dénivelé.



Ces quelques (longues) lignes inciteront peut-être certains d'entre vous à garnir leurs petites reines de sacoches pour goûter au plaisir du cyclo-camping, c'est tout le plaisir que je leur souhaite.
« Rêve, ose, va et espère »

Jacques Fastrez



Philippe De Wispelaere.

Mon meilleur souvenir cycliste 2010, c'est le celui de l'ascension du Ballon d'Alsace en septembre ; j'ai amélioré mon temps d'une minute et bien progressé au classement de catégorie. J'ai bien aimé aussi quelques sorties avec les Eurocyclos durant cet automne, hélas je n'ai pas de souvenir aussi exaltant avec le club si ce n'est un excellent souvenir de la dantesque sortie effectuée en duo avec Roland Defrise à l'occasion du rallye de la Cité de l'Enfance en novembre.

Mon souhait pour 2011, c'est de passer un bon Paris-Nice, sans casse ni ennui mécanique, puis le Rallye du Coeur (autre épreuve par étapes) ; quant au club lui-même, je n'ai plus vraiment d'illusion : l'état d'esprit général ne concorde pas avec ce que j'aurais voulu.



J-Claude Ghesquiere.

L'exploit 2010 du club, c'était de parvenir à faire rouler ensemble, à la même allure (ou presque) des membres super entraînés et super forts, et d'autres qui n'ont fait que quelques sorties, dont le seul objectif est de trouver une terrasse accueillante pour boire quelques "pintes".
Et tout ça dans le seul but de rallier la côte sur un parcours de 150 km. !

Un souhait personnel d'abord : essayer de rouler avec le club le dimanche quand la météo le permet.
Un souhait pour le club : réaliser un super Mons Chimay Mons malgré le changement de date.